

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ALAIN	Les « Contes de Noël ».....	817
JEAN MALAQUAIS	Garry	824
G. K. CHESTERTON.....	La Jungle familiale (<i>fin</i>).....	838
ARAGON	Le temps des mots croisés	858
ROGER CAILLOIS	Théorie de la fête (I).....	863
MARCEL ARLAND.....	Flavie	883

— TEXTES —

Lettre au Frère Raymond de Capoue
de

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

— CHRONIQUES —

Henri Bergson, par JEAN WAHL

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS

Sur le patriotisme français, par J. SCHLUMBERGER

Le dernier concert de la paix, par PIERRE JEAN JOUVE

— NOTES —

Romans et Récits. — *Le Paradis terrestre*, par Simone. —

Préméditation ; Complicité, par Francis Iles. — *L'âge d'homme*, par Michel Leiris..... 928

La Poésie. — *Accents*, par Jean Tardieu. — *L'Aurore de Minuit*, par Jacques Reynaud. — *Poésies* d'André Bellivier..... 933

Lettres étrangères. — *Pierre ou les ambiguïtés*, par H. Melville. — *Elégies romaines* de Goethe. — *Deutschlands Kriegsbereitschaft*, par Miles..... 936

Les Revues. — *Mesures U. S. A.*..... 940

Correspondance..... 942

— L'AIR DU MOIS —

A la Pologne. — Des guerres idéologiques. — De la non-résistance au mal. — Les Patarous. — Air du mois.

BULLETIN. — TABLE DES MATIÈRES

nrf

9 fr.

Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)



NOUVEAUTÉS

ROMANS, RÉCITS

DRIEU LA ROCHELLE. Gilles.....	445	PAULE LAVERGNE. Printemps.....	449
AUDIBERTI. Septième.....	446	JEAN MERRIEN. Abandons de Postes...	450
R. BOURGET-PAILLERON. La Folie Hubert	447	PAUL PILOTAZ. Soleil Noir.....	451
HENRI CALET. Fièvre des Polders.....	448	NOËL VINDRY. La Haute Neige.....	452

LES CLASSIQUES ANGLAIS

DANIEL DE FOË. Robinson Crusôé	475
--------------------------------------	-----

LITTÉRATURE

Tableau de la Littérature Française (XVII ^e et XVIII ^e Siècles)..	3 ^e couverture
---	---------------------------

POLITIQUE

ANDRÉ MAUROIS. Les Origines de la Guerre de 1939	4 ^e couverture
HERMANN RAUSCHNING. La Révolution du Nihilisme.	455

BIOLOGIE

JEAN ROSTAND. Hérité et Racisme	454
---------------------------------------	-----

ŒUVRES

ALAIN	484	LOUIS CODET	467
G. K. CHESTERTON.....	476	SIMENON	474

OUVRAGES D'ACTUALITÉ

ROMANS DE GUERRE	460
BOULENGER, COCTEAU, DRIEU LA ROCHELLE, FRÉDÉRIX, HEMINGWAY, KESSEL, PAULHAN, SCHLUMBERGER	

QUESTIONS ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

ÉLIE HALÉVY. L'Ère des Tyrannies....	463	PAUL REYNAUD. Jeunesse, quelle France veux-tu ?	453
B. RUSSELL. Histoire des Idées au XIX ^e siècle	463	EMIL LUDWIG. Dirigeants de l'Europe..	462
J. M. KEYNES. Les Conséquences économiques de la Paix	462		

L'U. R. S. S. et STALINE

ESSAD BEY. Staline.....	459	JEAN PRÉVOST. Usonie.....	457
G. FRIEDMANN. De la Sainte Russie à l'U. R. S. S.....	459	<i>TURQUIE</i>	
A. GIDE. Retour de l'U. R. S. S.....	459	COMTE SFORZA. Dictatures et Dictateurs de l'Après-Guerre.....	458
A. GIDE. Retouches à mon retour de l'U. R. S. S.....	459	COMTE SFORZA. Les Bâtisseurs de l'Eu- rope moderne.....	458
Y VON. L'U. R. S. S. telle qu'elle est....	459	D. VON MIKUSCH. Ghazi Mustapha Kemal	458

BELGIQUE

EMILE VERHAEREN. La Belgique sanglante	456	Mémoires du Baron Von Der Lancken.	456
--	-----	------------------------------------	-----

ROMANS

GUY DE POURTALÈS. La Pêche Miracu- leuse	461	MARGUERITE YOURCENAR. Le Coup de Grâce.....	461
---	-----	--	-----

VIES EXEMPLAIRES ET GRANDES FIGURES FÉMININES ..	466
(CHARCOT, MERMOZ, GARROS, MADAME CURIE, AMELIA EARHART)	

..*

ÉTRENNES

LIVRES DE BIBLIOTHÈQUE

Pages 468, 469, 470, 471, 472, 473.

POUR LES ENFANTS, LA JEUNESSE

Pages 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. 464 et 465

EXEMPLAIRE N°

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LE FANTASTIQUE ET LE RÉEL D'APRÈS LES « CONTES DE NOËL » DE DICKENS

Je suis entré dans les *Christmas* et je n'en puis sortir, attendu que de là je dois découvrir tout Dickens. Dickens s'ordonne naturellement à partir du réel des *Contes*, qui heureusement est assez grand pour contenir la ville et le fleuve, les ponts et les maisons, enfin tout le peuple qui va en sortir. Il me semble que l'imagination de Dickens fonctionne au contact de la perception, et c'est précisément pourquoi il va du fantastique au réel. Une imagination moyenne procède par associations ; une grande, par constructions, c'est-à-dire par application aux données d'un plan tyrannique. Il est clair, par les *Contes de Noël*, que l'imagination de Dickens formait naturellement de tels produits, et c'est quand cette puissance se montre qu'il faut la saisir.

Qu'est-ce qu'un *Conte de Noël* ? J'ai sur Noël une idée trop lourde, et que Dickens ne peut porter. Toujours est-il qu'il y a une saison Noël, par la neige et par les lumières. L'homme est alors de Noël (comme il est !), c'est-à-dire perdu dans la nuit et dans le froid. Dans la nuit, les choses ne nous soutiennent pas, on ne peut former que des contes. Première raison d'écrire, et d'écrire des contes. Et tel est le fond d'un *Conte de Noël*. On pourrait avancer avec vraisemblance que c'est le *Conte*

de Noël qui a produit tous les romans de Dickens. La préparation en est toujours une sorte de chaos. Quand cela commence on le voit par la neige, par le vent, par une nature informe et faite de brouillard ; c'est alors que le monde Dickens se montre. Ce ne sont absolument que *Contes de Noël*. Contes sur contes. Jamais le surnaturel n'y manque, et c'est toujours Noël, le froid, le cimetière. C'est toujours le voyage, la campagne et la ville, c'est toujours un réel né d'un rêve, et continué par le rêve, et multiplié par le voyage. D'où vient que le réel a cet aspect de vision ou de souvenir qui est la couleur Dickens. Le surnaturel a fondu entre la maison et la rue ; on le sent plutôt qu'on ne le voit ; cela fait une bordure de fantastique qui donne expression aux choses les plus simples. C'est le lecteur, après l'auteur, qui porte le rêve et il le sait. Le surnaturel de Dickens consiste en l'Esprit, cet être qui emporte l'homme au-dessus du monde. C'est en vérité une magnifique métaphore, car c'est bien l'esprit qui imagine. D'après cela j'ai relu l'histoire de Scrooge, cet avare qui devient par la volonté de l'Esprit le spectateur de la fête humaine et du courage qui s'y fait voir. Cette création s'opère, dans Dickens, par le secours de l'Esprit, symbole sublime, ravivant la fête avec les étincelles de sa torche. Sous ce rapport les formules abondent et sont toutes de grand style. C'est ainsi que l'Esprit fait voir, autour de lui, des enfants très animés. « Qu'est-ce donc ? » dit Scrooge. L'Esprit répond : « Ce sont les enfants des hommes ; dès qu'ils souffrent, ils invoquent l'Esprit. » Et en effet qui invoqueraient-ils ? Me voilà ainsi lancé dans Dickens, et entraîné par l'Esprit créateur. *Veni creator !...* Tenons-nous bien, et franchissons les espaces. Car refaire Dickens, c'est la même chose que refaire l'humanité, que faire la paix. Au reste, jamais on n'a vu un romancier montrer ainsi ses ressorts. Mais c'est aussi qu'il a puissance, et qu'il exerce puissance.

Ce génie de *Christmas*, c'est le génie des familles anglaises. On ne demandait à Dickens que des *Contes de Noël*, c'est-à-dire un Esprit pour parcourir la terre et un diable pour dessiner l'Esprit. On sait que le *Magasin d'antiquités* fut d'abord un *Conte de Noël* de la suite de *Master Humphrey*, et le seul qui ait réussi. Aussi Dickens n'a pas eu à choisir. Il a tracé son Conte de Noël, ce sinistre voyage de l'ange et du vieil homme, véritable purgatoire de la ville à la campagne, de la corruption à la pureté. Il n'y manque point le diable grimaçant, Quilp, le célèbre nain, qui corrompt par la grimace, une des plus fantastiques figures du romancier, exemple d'une fiction qui borne le réel et lui donne contour. Dickens, dont l'imagination est si bien appuyée sur les choses, pense donc à Noël, et il fait aussitôt ce qu'il sait si bien faire ; il crée une atmosphère. Comment ? Simplement en se tenant tout près des perceptions de Noël, les plus vulgaires et les mieux ordonnées, qui sont dindes, puddings et choses de ce genre, si bien rangées dans les étalages. Lui ne se lasse point de décrire des choses si simples et si communes ; il se sert de la qualité, mais encore bien mieux de la quantité. Ce procédé continué finit par évoquer toute la fête, et toutes les âmes et toutes les pensées. Il n'y a pas ici de recherche ; simplement énumération et entassement. C'est le réel qui porte l'imaginaire. Oui ; ces rideaux de lit, et ces anneaux tirés, ce sont des anneaux bien réels ; aussi le spectre est-il effrayant de réalité, par cette main qui tire réellement de réels anneaux. Ainsi est créé un puissant climat qui soulève même Scrooge l'avare. Je vois très bien, ici, comment un artiste trouve des idées.

Même méthode dans un autre conte, *Carillons*. Le son des cloches y est décrit infatigablement. C'est une sorte de musique marquée de nécessité. Tel est le fond du tableau, et peu à peu les discours de Trotty s'élèvent jusqu'aux vagues du son et planent sur les hommes.

Voilà par où l'imagination de Dickens attaque le monde et finit par le rompre. Ces fictions sont de prodigieuses perceptions, qui envahissent tout l'être. Ce n'est plus que dindes, puddings et cloches. L'auteur ne se lasse point de son procédé si simple ; il rompt l'univers à coups de perceptions. On peut suivre cette idée et se rappeler que l'univers de Dickens ne prend réalité qu'au conflit avec de gigantesques fictions, comme Quilp, ce monstre, dessine la petite Madame Quilp et sa belle-mère, non sans quelques traits véritables, le bonheur en l'absence de Quilp ; le penchant à le considérer comme mort, très tendrement...

Ces articulations sont choquantes, mais je veux rendre compte de la puissance de Dickens qui dépasse toute puissance littéraire. Certainement ses énormes caricatures sont ainsi montées. Ce sont des perceptions non atténuées ; et c'est en poussant devant lui des monstres pris dans l'existence que Dickens fait sonner l'existence et y abrite ses personnages. Il faut savoir et ne pas oublier que le réel des choses humaines n'est qu'une apparence absolument trompeuse ; de là des erreurs fortement établies sur l'homme, la femme et le bonheur. Le génie observateur doit d'abord détruire cette surface, ces reflets trompeurs ; alors paraît la vérité de l'homme ; alors seulement. Dans les *Contes de Noël*, je vois que Dickens substitue au monde incohérent un monde de visions cohérent et plein. Je dis bien de visions, car ces étalages de nourritures sont des visions, et parfaitement rangées. Et voilà des pensées pour Noël ; on n'en conçoit pas d'autres. C'est ainsi que l'imaginaire bien tendu vient toucher le réel et lui donner consistance. Quant aux caractères, cela est moins clair mais non moins vraisemblable, car il y a une partie cohérente du caractère qui soutient l'homme, et, comme je dirai plus d'une fois, ce sont des caractères jurés. Sans ces fictions, je ne vois pas comment

les caractères pourraient tenir. Aussi sont-ils jurés, et cela fait des bonshommes très consistants qu'on est bien aise de reconnaître et de lier à eux-mêmes.

Carillons est là-dessus tout à fait clair ; on y est témoin du travail de l'artiste. La volée des cloches ne cesse de porter les fictions, tout à fait fantastiques, qui font le bonheur de Trotty. Ces fictions n'auraient point de lieu sans ces cloches qui effacent le monde et fournissent justement un fond riche pour les fictions. En sorte que Dickens en ce *Conte de Noël*, écrit une sorte de réflexion sur la fiction. Il faut partir de là pour expliquer ce génie créateur. Jamais vous ne le voyez décrire, mais plutôt il fait naître du chaos, comme j'ai déjà dit, tous ses personnages. Ce chaos est la substance de Dickens. Comme Dieu, Dickens a besoin du chaos, et il le fait ! Les personnages y étaient ; on les y découvre. Par exemple, dans la petite *Dorrit*, il n'y a point de première fois où l'on voit Merdle. Il paraît à nos yeux attentifs ; il naît du chaos, il y était caché. De même la ville n'est pas décrite ; on y est ; elle entoure l'Esprit et Scrooge. Elle se forme autour d'eux. Il n'y a pas une de ces pages qui ne ressemble au demi-rêve d'un malade. Le monde est puéril ; il n'arrive pas à être, sinon par l'aveuglante vérité d'un monstre, qui est comme le révélateur de ce monde gris et noir.

On ne se tromperait pas beaucoup en considérant un roman de Dickens supposé inconnu, comme un *conte de Noël* développé. Ce caractère consiste d'abord en ceci que tout commence par une sorte de fumée où se dessinent des formes et des personnages, et où l'on reconnaît bientôt Londres, ses tours et ses ponts, et la prodigieuse foule qui s'y écoule. Le commencement étant tel, tout marche avec l'ensemble et chaque personnage habite un morceau de fumée. C'est ce qu'on voit très bien dans *Barnabé Rudge*, dans *Olivier Twist*, et surtout dans l'*Ami Commun* si merveilleusement construit

de l'ensemble au détail. Même dans le *Magasin*, comme je l'ai déjà dit, on reconnaît encore la couleur et le dessin des *Contes de Noël* ; en fait, ce roman en est un. Ce caractère ne suffit pas ; il y a aussi la prolifération remarquable des couloirs et escaliers, toujours peuplés de personnages éternels à leur place. L'imagination de Dickens, en somme, va toujours du chaos à l'existence, comme la création, et c'est pourquoi l'on y est si bien pris ; cela ne se discute pas plus que le monde ; on le prend comme il est. Il en résulte que le personnage est perdu dans cette immensité, et disposé à se sentir faible et abandonné ; tout personnage est enfant dans Dickens ; tout personnage a peur de ce qui va surgir à ses côtés. D'où une crédulité intrépide dont le conteur abuse aussitôt. Le monde dit réel est dissous et remplacé par le monde véritable qui est effrayant ; je ne vois que les hommes de loi qui s'en arrangent ; comme ce notaire de *Bleak-House*, qui loue les institutions impossibles par cette belle raison qu'elles ont exercé merveilleusement de bonnes têtes, d'où la grande Angleterre. Et à ce point on commence à croire que c'est vrai et que les Anglais sont remarquables et invincibles par cette opinion même d'une Angleterre invincible. Il est clair que la vie en Angleterre repose sur cette admirable confiance, ce qui est le fond de l'esprit Pickwickien et ce qui explique le prodigieux succès de Pickwick, qui est l'Angleterre même, agissant avec une incroyable légèreté et se tirant de tous les dangers par une simplicité étonnante.

Tel est, il me semble, le fond des *Contes de Noël* qui sont absolument anglais et apportent à tout Anglais la certitude qu'il est bon d'être Anglais. Les romans ne sont que des variations sur ce thème, que la fête de Christmas rappelle et ravive ; et tout le mérite d'un Christmas est de varier sur ce thème sans le changer. En somme il est né quelque chose de national, pour l'ébahissement

des peuplades sauvages, qui se colonisent instantanément. Il serait injuste de ne pas citer ici le monde Fielding qui est bien anglais de cette même flegmatique façon. L'esprit va de soi quand on occupe cette position insulaire ou supérieure. Voltaire a eu cet esprit parce qu'il s'était ainsi isolé, refusant les superstitions des peuplades sauvages. Le XVIII^{ème} français découvrit ainsi l'Angleterre, et fit alors sa Révolution, exécration à tout Anglais, attendu qu'on est sans excuse de se révolter contre un ordre qui ne tient que par un refus de révolte et une reconnaissance de l'Esprit comme puissance. Nous revenons à l'Esprit de Scrooge qui est l'Esprit même de Noël. Ne demandez pas à un Anglais pourquoi il faut fêter Noël, car il vous colonisera aussitôt. Quelquefois j'ai vu que les contes et romans de Dickens tous ensemble sauvaient l'Humanité, et, sur le point des plus grands malheurs, fondaient l'immobilité, principe de tous les sports et de tous les records ; pour bien conduire soyez immobile ; pour bien boxer de même et attendez si longtemps que l'autre se voie à jamais vaincu (Cf. la bataille de Jutland). Faites-vous donc Anglais si vous ne l'êtes. Et commencez par lire Dickens, qui vous enseignera le secret de l'anglais tel qu'on le parle, chose qui n'est pas dans les grammaires.

ALAIN

GARRY

Je venais précisément d'embrayer lorsque Garry pénétra sous le hangar. Il annonçait quelque chose en criant et en agitant les bras, mais le vrombissement du *Mc Cormick* couvrait le son de sa voix. Du reste, aucune confusion n'était possible sur ce que disait l'Irlandais : « Julia, disait-il à coup sûr, c'est à cause de cette sacrée chaleur ! Va falloir que je m'en aille dans le Nord, je ne dors jamais assez dans ce pays de canicule ! »

C'est ainsi que Garry inaugurait habituellement sa journée, c'était sa prière matinale, sa révolte contre la condition humaine. J'appuyai sur l'accélérateur, débloquai le frein. Sous l'effet de la pététrade la charpente métallique du hangar vibrait comme une corde tendue, alors que le souffle de l'échappement balayait le sol. Garry posa sa grosse main tachée de son sur ma cuisse :

« Julia, j'ai des choses à te dire. »

Je porte le nom chrétien de Martin. Pourtant il s'obstinait à m'appeler Julia. Je l'avais surpris deux ou trois fois en train de contempler une photographie de garçonnet ; mais j'ignorais si le gosse se nommait Julia. Je diminuai le régime du moteur et criai à mon tour :

— Fais vite, Garry !

Garry passa ses doigts dans sa tignasse, qu'il avait abondante et violemment rousse.

— Julia, dit-il, cette nuit j'avais presque découvert le système... J'étais à un doigt de la Vérité, mais, nom

de Dieu, Julia, je ne dors jamais assez dans ce pays de canicule, il va falloir m'en aller dans le Nord !

— Bien sûr, fis-je. Quand ? Mais maintenant dépêche-toi, Garry, le patron peut descendre d'un instant à l'autre.

Je lâchai l'embrayage. Garry fit un bond de côté puis se précipita sur sa machine. Il lui fallait un quart d'heure au bas mot avant de la mettre en marche, mais si je ne m'étais pas décidé à démarrer il serait resté là jusqu'à midi à me conter des histoires.

Je virai dans la cour de la ferme, franchis le portail, attaquai la petite côte qui menait aux champs. Au fur et à mesure que le tracteur avançait, la dentelure des roues inscrivait dans le chemin deux rangées de chevrons symétriques. Je rétrogradai de vitesse, tirai sur le volet d'arrivée d'air au carburateur, donnai un coup de pouce à la manette d'allumage. Le bruit que faisait ce tracteur était inversement proportionnel à la rapidité de sa marche, or il abattait bien ses dix kilomètres à l'heure tandis que les ratés du moteur claquaient comme le fouet entre les mains d'un dompteur. C'était quelqu'un ce *Mc Cormick*, il avait de la personnalité, indéniablement, et du caractère, certes. Juché sur le siège métallique en forme de selle, les mains agrippées au volant, j'avais l'impression, tous les matins renouvelée, de chevaucher un rhinocéros apoplectique, non pas un de ces pachydermes en liberté dans les eaux du Congo — insignifiant, du reste, dans l'ampleur du milieu — mais un mastodonte bouclé au fond d'un bassin juste assez grand pour l'y contenir et dont les rugissements sèmeraient la panique à vingt lieues à la ronde. Par le fait, l'univers paraissait doué de la voix même du *Mc Cormick* : la colline, qui s'enflait sur la gauche ; la sapinière dont l'ombre tranchait sur le ciel laiteux ; les bâtiments de la ferme déjà aux trois-quarts ensevelis sous l'autre versant de la côte ; hommes ; bêtes ; la

nature environnante ; le réel et l'irréel reprenaient, en l'amplifiant, les clameurs du rhinocéros. Et quelles clameurs ! C'était un drôle d'outil, plus hargneux qu'une armée de dyspeptiques dont on aurait troublé la sieste, aussi maniable qu'un éléphant décérébré, mais dominateur par contre, diaboliquement, il me possédait comme il voulait, quand il voulait, et j'étais obéissant et sage, je ne pouvais pas autrement. Le soir, bien après que je l'avais garé sous le hangar, il me dominait encore de tout son despotisme exclusif, à distance, par télépathie en quelque sorte ; j'étais son médium. Il avait plus d'un tour dans ses bielles ce *Mc Cormick*, il m'ordonnait d'être aphone, ou sourd, ou les deux à la fois, mais surtout il m'ôtait le sens tactile. Les objets à ma portée et moi y compris devenions dématérialisés, la pesanteur des corps diminuait, leur équilibre disparaissait, l'ordonnance des choses n'était plus reconnaissable au toucher ; je regardais par exemple une de mes extrémités, j'aurais pu jurer que voici une jambe si jamais il en fut, cependant j'avais beau palper, tapoter, toquer, c'était tout sauf une jambe. Quand j'empoignais le pot à vin, ou plantais mon couteau dans la niche, ou serrais le cou d'une fille, c'était avec une force plus considérable que si j'eusse eu un fardeau à soulever : la boisson se répandait sur la table, je m'entailais le pouce, la fille criait au meurtre. Garry manifestait les mêmes symptômes, on eût dit des hercules au pays des nains. Par ailleurs, nous avions tendance à marcher de guingois, à ployer sous les sautes du vent, flexibles comme le roseau, calculant mal notre élan et la résistance de la matière. Garry, qui me dépassait d'une bonne tête, paraissait même le plus sonné de nous deux, il titubait comme s'il était ivre. Nous avions du mal à nous réhabituer à la docilité des choses, nous saisissions la cuiller comme le levier du changement de vitesse, l'écuelle de soupe comme le volant de nos *Mc Cormick*. Il nous fallait

généralement une longue demi-heure avant de nous réconcilier avec le monde, avant de nous accorder avec la stabilité du plancher et les lois de la pesanteur. S'il est vrai qu'avec le temps la durée de la réadaptation allait diminuant, il n'en demeure pas moins qu'au début de mon séjour à la ferme les furieux crachements de nos tracteurs envahissaient la minuscule chambrée qu'avec Garry j'occupais au-dessus du fenil, troublant le repos de mes nuits. Je me réveillais en sursaut, la poitrine écrasée par les deux *Mc Cormick*, dont les sept tonnes de ferraille trépidante avaient fait irruption dans notre retraite. Se remorquant l'un l'autre à la manière des tanks, ils avaient gravi l'échelle, essayant à toute force de grimper dans nos couchettes, chaque machine vers son conducteur respectif, c'était une véritable passion ardente et jalouse, totalitaire en somme. Parfois, peut-être à cause de l'obscurité, elles se trompaient de couchette, la machine de Garry montait sur moi, la mienne sur Garry, mais la méprise ne durait guère, c'était alors une incroyable séance d'acrobatie car la pièce ne pouvait même pas contenir la moitié d'un tracteur. Les *Mc Cormick* se chevauchaient l'un l'autre, ils se tenaient en équilibre sur le bouchon du radiateur, se démontraient réciproquement les roues, s'agonisaient à coups d'explosions. D'autres fois mon *Mc Cormick* tentait de s'introduire, en rampant, sous mon lit ; je m'élevais haut, haut, toujours plus haut, jusque sous les solives du plafond contre quoi je venais m'aplatir comme une galette. A l'instant où j'allais enfin passer à trépas, j'entendais Garry qui se démenait sur son grabat : « Cette sacrée chaleur ! » disait-il. Je m'asseyais sur mon séant, encore mal rassuré, baigné de sueur ; l'air de la cambuse était suffoquant ; un relent de fourrages montait du fenil par chaudes exhalaisons asphyxiantes, trop épaisses pour que la petite lucarne percée dans le toit pût les évacuer. L'aube traçait une raie blafarde au fond de la

création ; pas de *Mc Cormick* sous mon lit. — « Garry, disais-je, tu as au moins laissé une goutte de vin ? » Je savais parbleu bien que Garry n'avait pas laissé de vin, mais je ne pouvais plus dormir, et du reste l'heure allait bientôt venir de se lever. Je montais sur la tubulure du lit, j'atteignais la lucarne, j'y passais la tête ; tout était encore calme, mais déjà l'ombre se retirait de la surface des choses comme s'évapore la brume crevée par la piquûre du soleil. Je me baissais, j'interpellais Garry affalé en travers sur sa couchette, ses longues jambes traînant sur le sol. Il répondait par un grognement, se rejetait avec violence à l'autre extrémité du lit, ou débitait une longue phrase en irlandais où il était question d'un voyage dans le Nord. Loulou, le coq-chronomètre, lançait son premier appel du jour, cinq heures du matin allaient sonner. La cure d'air frais que je venais de prendre avait chassé toute trace de mes rêves, je rentrais la tête sous le toit, j'interpellais à nouveau Garry : « Tu as donc bu tout mon vin, Garry ; tu avais donc tellement soif ? » L'aube se frayait un passage par la lucarne ; au fur et à mesure que l'ombre fuyait sous les lits, la tête de Garry se détachait plus flamboyante sur le fond des couvertures ; on eût dit que c'était d'elle que toute la clarté venait. — « Garry, disais-je, est-ce que tu entends Loulou, Garry ? » Garry refaisait un bond sur son lit, son bras frappait le mur, il avait une paire de cuisses qui me donnaient le frisson. — « Garry, je boirais volontiers un verre, où as-tu mis la bouteille, Garry ? » Garry ouvrait un œil, disait que c'était à cause de cette sacrée chaleur et qu'il allait s'en retourner dans le Nord, fermait l'œil. — « Garry, Garry, tu as donc bu tout mon vin ? » J'enfilais ma culotte : « Garry, lève-toi, pourquoi as-tu bu mon vin, Garry ? » Le visage plaqué dans les couvertures, Garry jurait contre une certaine chaleur, je lançais mes chaussures : « Garry, voilà que tu bois mon vin, Garry ? » Il y avait déjà généralement du

monde dans la cour ; le café de la mère Jospé embaumait dans toute la ferme ; Anka allait traire les vaches ; un groupe d'hommes faisait toilette sous la pompe. Je taillais trois grosses tartines dans la miché et les mettais à griller sur l'âtre de la cuisine ; j'aime le pain grillé ; puis je prenais une douche glacée, il y avait encore un grand silence dans le ciel, le geste des hommes était doux et grave, comme habillé d'ombre. Un bol de café additionné d'une goutte de lait, un second bol, le café de Jospé valait que l'on s'y damnât, il avait un goût tout à fait particulier de fumée de bois de hêtre. Puis la vie commençait à s'éveiller, la vie entraînait dans les mains de l'homme, Benoît menait ses gros chevaux flamands à l'abreuvoir, Antonin graissait l'essieu des fourgons, Barnabé vérifiait les courroies de la batteuse, jusqu'à l'odeur des porcheries et des étables qui soudain éclosait dans l'air comme si pour elle aussi l'heure était venue de se mettre à l'ouvrage. Je roulais une cigarette, consultais la pendule, allais donner à boire à mon *Mc Cormick* un ou deux brocs d'eau dans le radiateur, jaugeais le niveau d'huile. La bestiole était peinte en rouge brique avec certaines parties en vert pomme, son aspect au repos était celui d'un léviathan pétrifié. Le tracteur de Garry avait l'air tout aussi têtue et aussi apocalyptique que le mien. La mise en marche de ces bijoux relevait du pari : partira ? partira pas ? Il fallait, afin de les faire sortir de leur léthargie, procéder avec méthode, exécuter une suite d'opérations rituelles, déboucher les gicleurs, démonter les bougies, leur faire prendre un bain à l'essence, les chauffer, décrasser les vis platinées de la magnéto, verser du pétrole dans les cylindres, et cœtera. Ensuite, démarche suprême et décisive, il ne restait qu'à dire trois *Ave Maria*, ajuster la manivelle, et en avant pour le décollage des pistons. *Mc Cormick* exigeait une vingtaine de tours pour normaliser sa compression, une cin-

quantaine pour consentir le premier pet, d'autres fois rien n'y faisait, l'animal semblait constipé à jamais, alors venaient maître Benoît et ses deux chevaux flamands, ricaneurs, imbus de leur importance, trois sales bêtes plus fières que si elles eussent été les descendantes de Bucéphale le Grand en personne. Car maître Benoît ressemblait à ses cavales à le confondre avec elles, il possédait une face étrangement chevaline où se peignait un incommensurable mépris pour tout ce qui avait trait à la mécanique, au point qu'il refusait d'allumer sa pipe à la flamme d'un briquet. Il s'en venait avec ses quadrupèdes, les attelait au *Mc Cormick*, j'embrayais, et après une course de quelques mètres le tracteur se mettait à tirer comme un canon. Benoît dételait, envoyait un gros crachat sur la façade du *Mc Cormick* tandis que ses flamands lâchaient une ribambelle de crottes, ils choisissaient toujours ce moment pour se soulager, hé, semblaient-ils dire, hé donc. Je laissais tourner le moteur qui avait besoin de se dégourdir les soupapes, et je montais voir l'Irlandais. Je le trouvais affalé jambe deçà jambe delà, c'était le plus étonnant dormeur que j'eusse jamais rencontré, il était capable d'en écraser comme un boa repu. Dès qu'il avait fini de souper, la bouche encore pleine, il regagnait sa couchette, s'installait sur le ventre, la tête enfouie sous un amoncellement de couvertures, la chemise remontée sous les aisselles. Certains dimanches il s'abstenait même de descendre à table et, si quelque fille bien intentionnée n'avait pris soin de lui porter une assiette de soissons ou de pommes au lard, Garry serait resté tout le jour sans manger. J'aurais pu, évidemment, me charger de le ravitailler, mais j'hésitais à priver Anka, Louise ou Céline du spectacle qu'offrait le derrière de Garry, je m'en serais fait des ennemies, elles tenaient beaucoup à voir cette partie de son individu. Elles y montaient parfois ensemble, parfois séparément, quand elles lui ren-

daient visite en groupe elles s'étranglaient de rire, mais autrement elles étaient plutôt émues. Chacune d'elles réagissait d'une manière bien personnelle devant l'Irlandais, Anka par exemple retenait son souffle, humait, avalait, ses yeux couleur eau de javel se dilataient, elle n'avait jamais rien vu de pareil, c'était blanc et roux et semé d'étoiles variées de forme et d'aspect, c'est comme un drapeau, pensait-elle. Campée sur ses jambes aux mollets taillés à la hache, pressant la bouteille sur son ventre rebondi, elle se demandait avec une anxiété mêlée de ravissement si c'était comme ça chez son papa, chez monsieur le patron Thierry, Anka n'avait que treize ans elle était bien excusable. Si Louise n'éprouvait pas la même anxiété que sa petite camarade, son enthousiasme n'en était pas moins très vif, elle posait la gamelle au pied du lit, pressait les mains sur ses seins, la tête inclinée sur l'épaule, l'œil mi-clos, vous eussiez dit une connaisseuse. Au bout de quelques minutes de muette contemplation elle allongeait le bras, touchait d'un doigt craintif la fesse de Garry, à peine, délicatement, avec ce tact exquis à quoi l'on reconnaît, me suis-je laissé conter, les jeunes filles nubiles. — « Garry, disait-elle, tu as bien chaud, Garry ? » Elle prononçait le nom de l'Irlandais avec une vraie délectation, à pleine bouche, comme si elle se gargarisait. Garry émettait un grognement mécontent, alors vite elle retirait son doigt, puis lorsqu'il s'était calmé elle approchait d'un pas, prenait son tablier à deux mains et lui éventait le derrière. Quant à Céline c'était encore différent, elle s'installait carrément sur le lit, pressait ses paumes sur le séant de Garry comme pour le bénir, disait : « Allons, fainéant, tourne-toi, Garry, je t'apporte du ragoût, est-ce que tu mérites seulement de manger un si bon ragoût, fainéant ? » Or, Garry n'aimait pas à être touché, c'était un égoïste, on pouvait le contempler à loisir pourvu que ce fût de loin,

avec égards, pas d'autres mains sur ses fesses que les siennes. Ce grand rouquin était cependant incapable de se mettre en colère, il bougonnait d'in vraisemblables imprécations contre cette sacrée chaleur, mais cela ne prenait pas avec Céline, Céline était une femme d'expérience. Garry réussissait à intimider Louise, à effrayer Anka, — jamais Céline, elle y allait d'autorité : « Tourne-toi fainéant, fais-toi voir un peu sur le devant, Garry. » Elle était parvenue à plusieurs reprises à se glisser sous lui et Garry laissait faire, il était bien obligé, elle ne respectait personne cette Céline. La première fois il en fut tout abasourdi, il avait cherché longtemps ses mots pour m'expliquer la manière dont le cas s'était produit comme s'il me devait des justifications. — « Ce n'est pas de ma faute, crois-tu, Julia, elle est plus collante que le *Mc Cormick*, puis c'est à cause...

— ... de cette sacrée chaleur ! » avais-je dit à tout hasard.

Il m'avait regardé en dessous, son épi rouge tressaillait comme la crête de Loulou « ce que tu peux être intelligent, Julia, semblait-il dire, est-ce que tu m'en veux, Julia ? » Il fut cependant bien moins gêné par la suite, peut-être même avait-il pris un peu de plaisir à la chose, ce n'était pas tellement désagréable après tout, sauf que cela troublait son repos. — « Julia, je te demande de l'empêcher de monter, m'avait-il recommandé, si tu ne veux pas que je m'en aille tout de suite dans le Nord, empêche-la de monter, Julia. » Céline ne venait heureusement pas souvent, elle avait encore à coucher avec Antonin, avec monsieur le patron Thierry, avec Barnabé sans compter son mari Urbain qui lui aussi tenait à consommer sa part, c'est bien compréhensible. Mais c'est surtout Louise que je craignais pour Garry, elle ne pouvait manquer de lui livrer assaut sous peu, je la voyais venir. C'était une fille gonflée de sève, belle gorge, belle croupe, je l'avais souvent pelotée. Certains pré-

tentieux disaient l'avoir eue, mais j'inclinai à penser que c'étaient d'abominables vantardises ; j'avais d'ailleurs essayé d'en tâter mais sans résultat positif, elle tenait trop à Garry, il suffisait de l'observer quand elle montait au fenil. Or donc lorsque Louise allait visiter Garry je prenais poste à mon observatoire, parce que j'avais un observatoire, je la surprénais à poser un doigt pas courageux sur la fesse de Garry, à frissonner, à palpiter, à soupirer, je m'attendais à la voir partir un de ces jours à fond de train, cette petite avait du tempérament. — « Garry, faisait-elle comme si elle tenait un sifflet à roulettes dans la bouche, tu as bien chaud, Garry ? » Elle était touchée, bien touchée la pauvre, il l'avait atteinte au cœur le bourreau, le céladon, le déculotté conquérant. Je croyais parfois découvrir une courte flamme haineuse dans le regard de Louise, peut-être songait-elle à l'ébouillanter, mais non elle finirait par se déclarer ce qui reviendrait d'ailleurs au même, j'imaginai la catastrophe, le débordement de tendresses, d'ardeurs, de transports explosifs, et l'ahurissement de Garry, ses véhémentes protestations : « Julia, nom de Dieu, si tu ne veux pas que je m'en aille tout de suite dans le Nord... », mon impuissance à faire entendre raison à Louise, car qui peut raisonner une fille embrasée comme une torche ? Il était admissible que Garry tolérât, à la rigueur, Céline, certes elle se payait du bon temps avec lui, c'était une nature, mais pas accaparante au demeurant, tandis que Louise y mettait du sentiment, de l'affection, de l'intuition, bref toute la gélatine, déjà elle s'intéressait à ses affaires, lui parlait chaleur et canicule — mots redoutables entre tous —, l'éventait comme la houri son pacha, en attendant de l'obliger à porter un caleçon, ah la malheureuse ! Un sage a prétendu que l'amour et la prévoyance étaient jumeaux, or Louise se préparait à faire exactement ce qu'il fallait pour inspirer à Garry une

sainte horreur, mais comme c'était une fine mouche elle pouvait s'apercevoir à temps de la fausse route qu'elle suivait. J'avais cependant de l'espoir, un jour ou l'autre elle finirait par lui demander le pourquoi de son sommeil et alors Garry l'enverrait au fin fond de l'enfer. Elle m'avait du reste posé la question, sur quoi je l'avais vivement engagée à s'adresser à l'intéressé en personne, je n'allais tout de même pas faire l'éducation sentimentale de cette péronnelle ! D'ailleurs, confident de Garry, je me devais de garder le secret. L'eussè-je divulgué elle ne m'aurait point cru, personne ne m'aurait cru, tous tant qu'ils étaient à la ferme « La Gaillarde » croyaient que Garry usait sa vie à dormir sur ses deux oreilles alors qu'en réalité Garry ne dormait pas, il ne dormait même jamais. Lui, dormir ? Ce que les gens sont naïfs tout de même, comme ils se laissent berner par la surface des choses ! Car si invraisemblable que cela pût paraître, Garry était le plus formidable travailleur depuis les origines des temps, comparé à lui Sisyphe le ramasseur de cailloux crevait dans l'oisiveté, et si seulement on pouvait convertir en qualité la quantité de travail fourni par Garry durant une seule année, il y aurait suffisamment d'énergie pour chauffer les deux Irlandes et faire marcher tous les *Mc Cormick* présents et à venir. Dormir, Garry ? Souvent, en ma présence, il se gaussait de la crédulité des gens, de leur suffisance, de leur incapacité à dépasser l'aspect vulgaire des faits, et comment ils sont prompts à se contenter d'apparences et de faux-semblants, voilà pourquoi ils aiment la comédie. — « Est-ce que tu aimes la comédie ? m'avait-il demandé au début de nos relations. Oui ou non aimes-tu la comédie ? » Son toupet était si écarlate, son air si menaçant, que j'avais dit non, voilà comme j'étais devenu son confident. — « Julia, expliquait-il, imagine un homme qui en frappe un autre, avec quoi veux-tu qu'il le frappe ? avec une

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Chaque siècle apporte sur ceux qui l'on précédé une optique particulière. Les Éditions de la N. R. F. ont demandé aux meilleurs écrivains d'aujourd'hui de fixer l'attitude de la sensibilité du début du xx^e siècle à l'égard des grandes œuvres qui constituent le patrimoine français. Cette Nouvelle Littérature Française comportera trois volumes correspondant aux grandes périodes du génie de notre littérature : de RUTEBEUF à DESCARTES (xiii^e au xvii^e siècle), — de CORNEILLE à CHÉNIER (xvii^e et xviii^e siècles), — de CHATEAUBRIAND à PROUST (xix^e et xx^e siècles).

Le premier volume vient de paraître

XVII^e et XVIII^e siècles DE CORNEILLE A CHÉNIER

Avant-propos par

ANDRÉ GIDE

CORNEILLE — SAINT-ÉVREMOND — LA ROCHEFOUCAULD — RETZ — FURETIÈRE — LA FONTAINE — MOLIÈRE — PASCAL — BOSSUET — M^{me} DE LA FAYETTE — M^{me} DE SÉVIGNÉ — BOILEAU — RACINE — LA BRUYÈRE — BAYLE — FÉNELON — LE SAGE — SAINT-SIMON — MARIVAUX — MONTESQUIEU — VOLTAIRE — BUFFON — ROUSSEAU — DIDEROT — L'ENCYCLOPÉDIE — VAUVENARGUES — BEAUMARCHAIS — RESTIF DE LA BRETONNE — BERNARDIN DE SAINT-PIERRE — SADE — CHAMFORT — LACLOS — RIVAROL — PARNY — CHÉNIER

par

ALAIN — ROGER ALLARD — MARCEL ARLAND — JULIEN BENDA — EMMANUEL BERL — JEAN CASSOU — JACQUES CHARDONNE — JEAN COCTEAU — DRIEU LA ROCHELLE — LÉON-PAUL FARGUE — RAMON FERNANDEZ — FERNAND FLEURET — LOUIS GILLET — JEAN GIRAUDOUX — BERNARD GRÆTHUYSEN — JEAN GUÉHENNO — MAURICE HEINE — EDMOND JALOUX — JACQUES DE LACRETEILLE — ANDRÉ MALRAUX — THIERRY MAULNIER — FRANÇOIS MAURIAC — ANDRÉ MAUROIS — CHARLES MAURRAS — PAUL MORAND — HENRI POURRAT — GUY DE POURTALÈS — JEAN PRÉVOST — JEAN SCHLUMBERGER — JEAN STROHL — ANDRÉ SUARÈS — ANDRÉ THÉRIVE — ALBERT THIBAUDET — PAUL VALÉRY

Un très fort volume de 490 pages au format in-8^o
soleil..... 35 fr.

En plus du tirage ordinaire, il a été tiré des exemplaires
sur héliona, reliure pleine toile, titre et motifs or, sous
couvre-livre..... 60 fr.

nrf

Extrait de la publication

ANDRÉ MAUROIS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

publie

LES ORIGINES DE LA GUERRE DE 1939

*une magistrale
analyse*

7.50

7.50

nrf